Zeitschrift: Études pédagogiques : annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 60/1969 (1969)

Artikel: Le procès de l'autorité et nos écoles secondaires
Autor: Bavaud, Michel
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-115666

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le procès de l'autorité et nos écoles secondaires

Sans être aussi aigu qu'à l'Université, le problème des revendications touche également nos établissements secondaires. Et le phénomène est par ailleurs loin d'être stabilisé. Si — à cause de l'âge spécialement et donc de la maturité des élèves — on peut espérer une crise moins violente, on peut tout autant — exactement pour les mêmes motifs — craindre une explosion beaucoup plus viscérale, et donc plus déroutante encore de la contestation.

Les dizaines de livres et les centaines d'articles qui ont été écrits sur cette situation sont probablement très éclairants et cela peut sembler dérisoire d'apporter mes propres considérations. Je voudrais plus modestement juger de l'intérieur, confronté que je suis, comme nombre de mes collègues, à un usage très concret, très immédiat de l'*autorité*. C'est dire que les thèmes philosophiques à la mode de Marcuse ou d'Althusser ne retiendront donc pas pour l'heure ma réflexion. En lisant leurs travaux d'intellectuels, j'ai toujours l'impression (serais-je injuste ou méchant?) qu'ils hibernent dans des concepts marginaux le cœur ou l'esprit de nos jeunes. J'aurai pour ma part continuellement en mémoire les conflits grands ou petits que j'essaye jour après jour d'arbitrer.

Repères

On me permettra une définition de l'enseignement que n'aurait pas désavouée La Palice: L'enseignement, c'est QUELQU'UN qui propose QUELQUE CHOSE à AUTRUI.

Ces trois termes sont absolument nécessaires, mais leur importance respective est fort variable suivant les maîtres et on voit aussitôt se dessiner ces trois caricatures de l'enseignant.

1. QUELQ'UN qui enseigne quelque chose à autrui.

Celui-ci s'est fait maître ou professeur en choisissant une *carrière*. Il joue sans s'en rendre compte sur l'ambiguïté du mot maître (dominus et magister). Il sera volontiers colonel ou présidente de suffragettes à ses moments perdus!

2. Quelqu'un qui propose QUELQUE CHOSE à autrui.

Celui-ci s'est tellement voué à sa spécialité que rien d'autre ne compte. Il est rat de bibliothèque ou souris de laboratoire. Serviteur de la science, il n'a pas de cesse qu'il soit à jour et s'il enseigne, c'est

plutôt par nécessité financière. Il s'enfermera volontiers dans sa seule discipline et les élèves devront en subir les conséquences.

3. Quelqu'un qui propose quelque chose à AUTRUI.

Là, il y a deux caricatures, celui qui considère l'autrui, les élèves, comme un public à sa dévotion; il ressemble comme un frère jumeau au numéro 1. Le deuxième se dévoue corps et âme à ses élèves. Sentant une vocation d'altruisme, il est entré dans l'enseignement comme on entre en religion.

Chacune de ces accentuations a des qualités certaines et on voit bien ce qu'il faut en retenir pour qu'un maître ait toute son *autorité*, sa *compétence* et son *dévouement*.

Mais reprenons la triade — tout en en modifiant l'ordre — qui va me servir à examiner d'un peu plus près la crise avant de proposer un plaidoyer pour la véritable autorité.

Les élèves

Il est bien entendu que j'exclus d'entrée les impuissants, les ratés, les profiteurs, les trublions de toute espèce qui pataugent dans l'insubordination pour masquer leur propre paresse, leur propre nullité et qui ont flairé — en vrais maquereaux des occasions — un avantage à contester les examens, les cours et le monde entier.

Je m'en voudrais aussi de donner trop d'importance au défi, à l'insolence de quelques jeunes qui sont des amis de l'ordre établi, qui se préparent même à en profiter dès qu'ils auront le « papier » qui leur ouvrira — pour reprendre le lyrisme des séances de promotions! — les portes de la vie! Encouragés par l'atmosphère, ils font leurs dents en mordillant et sont déjà dans la civilisation du mépris en voulant intimider leurs professeurs. Ce sont eux qui bientôt vont abuser de leur pouvoir en manipulant, en conditionnant, en bafouant les êtres humains qui seront dans leur usine, dans leur bureau, dans leur magasin, dans leur école, dans leur foyer.

On peut aussi penser que la crise se nourrit du phénomène normal de l'adolescence, amplifié par notre état de civilisation. Et il est vrai que toute une jeunesse se gratte, énervée par de multiples prurits: sexualité omniprésente, curiosité blasée par le cinéma et la télévision, liberté extérieure sans liberté intérieure, pouvoir d'achat accaparé par une maffia organisée et qui dispense à peu près toutes les nourritures terrestres. Mais on pourrait se rassurer et croire que la crise passera comme les boutons d'acné juvénile.

L'inondation parfois semble nier le fleuve; mais elle n'en est que la frange, si importante soit-elle. Aussi toutes ces manifestations contestataires m'irritent ou m'amusent, mais ne me remettent pas réellement en question.

Cependant je ressens une angoisse et une espérance devant la vraie crise de l'autorité qui est beaucoup plus profonde, plus absolue. Je pense que nous assistons à une nouvelle révolution plus fondamentale que celle de 1789. La révolution démocratique s'est révoltée contre une forme d'*autorité*, celle qui venait d'une race portant blason. La royauté de droit divin fut violemment ressentie comme une injustice et le respect quasi magique, superstitieux des quartiers de noblesse fut rejeté. Mais on a rapidement substitué une nouvelle hiérarchie que le peuple a aussitôt, de gré ou de force, vénérée. Ce n'est plus en considération de leur point d'origine, de leur point de départ qu'on respecte les nouveaux maîtres, mais à cause de leur point d'arrivée. On respecte leur diplôme, leur titre acquis, leur fonction. Qu'y a-t-il de plus républicain que la contestation ricanante envers le baron de la région et la totale dévotion envers Monsieur le Maire?

S'il m'est permis d'être impertinent, je vois volontiers le petit village romand où Monsieur le Ministre (ad libitum: Monsieur le Curé) et Monsieur le Régent sont les deux mamelles de la sagesse incontestée! En France il y a eu souvent conflit entre la mamelle de droite (curé) et la mamelle de gauche (instituteur), mais que ce soit le lait de la Terre promise ou le lait républicain et synthétique des Homais de village, les fidèles réciproques s'en délectaient sans discuter, ou si peu.

C'est l'époque des majuscules. On a un culte, sécularisé peut-être, mais non moins sacré, pour telle condition, telle situation. Un exemple: on institue la *fête des Mères*. (Et quel scandale quand un Hervé Bazin, par exemple, ose mettre en roman une mère indigne, la triste Folcoche de « Vipère au poing ». On parle de blasphème). Bref, tout gradé de l'Université, de l'Armée, de l'Eglise, de l'Etat, tout ce qui porte bonnet, casquette, camail, toge ou écharpe se voyait investi d'une autorité contre laquelle seuls les « méchants » se rebellaient. Notons au passage que c'est le peuple qui avait raison et que ce sont les mères égoïstes, les docteurs infatués, les colonels crétins, les chanoines radoteurs, les juges vendus et les préfets parvenus qui avaient le tort de n'être pas à la hauteur de leur « métier » (qu'on appelle aussi « ministère »). On avait raison d'avoir ce respect, mais il y avait quelque naïveté, quelque aveuglement pour ne pas constater les polyvalences de l'homme, et il n'a jamais suffi d'être père ou mère, d'être investi d'une charge sociale pour aussitôt devenir apte à remplir sa tâche. Hélas, c'est un peu plus compliqué et parmi les forces qui se combattent en chacun de nous, qui oserait nier les victoires de la paresse, de l'orgueil, de la bêtise?

Les jeunes refusent de lier autorité et institution. Ils voient qu'il peut y avoir usurpation et n'acceptent plus d'obéir automatiquement parce qu'ils estiment que cela équivaudrait parfois à une véritable

mutilation. Ils refusent le clerc, la majuscule et chacun est reconsidéré au-delà de son titre, au-delà de sa fonction et chacun peut donc être contesté, fût-il son père, son professeur.

Cette réaction me paraît saine. Plus d'auréole a priori, mais la volonté de vérifier si la personne à qui obéir ou de qui recevoir est digne de confiance. Il y a dans la véritable contestation positive de notre jeunesse un cri affamé de vérité. Seule la compétence pourra s'imposer. La position de force des adultes sera battue en brèche tant que cette position ne se transformera pas en attitude de service toujours en recherche. Le drame est que les compétences ne sont pas toujours aussi visibles et que les jeunes pourront se laisser prendre — momentanément du moins — aux paroles habiles des démagogues de tout poil. Il y a aussi le grave danger du règne des technocrates. C'est dire que cette compétence devra être suffisamment large et axée sur la connaissance de l'homme avant d'être spécialisation.

Les jeunes sont souvent iconoclastes parce que les adultes semblent plus attachés à des idoles rassurantes qu'à ce qu'elles symbolisent: les formules de politesse, les galons, les titres, l'habillement... Briser devient alors un acte de démystification, une remise en question de ce qui leur apparaît comme du contreplaqué, voire de l'hypocrisie.

* * *

Un autre élément important contribue à la révolte: l'anonymat des puissances de notre civilisation. Nous-mêmes n'avons-nous pas souvent la pénible impression d'êtres livrés aux *Autorités:* sorte d'hydre administrative et bureaucratique? Le moindre déménagement, le moindre emprunt, la moindre carte d'identité, le moindre vaccin... supposent des démarches, différents guichets, des délais, des signatures, des pièces justificatives... Au nom de l'*Ordre*, nous nous trouvons emprisonnés par règlements, arrêtés, décrets.

Est-ce que nos jeunes n'ont pas parfois l'impression qu'il en est de même pour eux? Ils recherchent un accomplissement d'eux-mêmes, une dignité personnelle et ils se trouvent perdus dans une masse gouvernée par une direction surchargée de tâches administratives. Ils sont plus souvent confrontés à un *Règlement* qu'à une *Personne*.

Une réponse nous vient aussitôt à l'esprit. Chaque élève est intégré dans une unité plus petite, la classe, et peut trouver auprès de ses maîtres, spécialement auprès du maître principal un interlocuteur qui le connaît personnellement. Voire, ce maître n'est-il pas également aliéné par le système? Le nombre d'élèves, les heures d'enseignement obligatoires, la préparation de ses cours, la correction des devoirs lui laissent-ils le temps de connaître des *personnes* ou ne l'obligent-ils pas à cataloguer des « forts en thème », des « indisciplinés », des « paresseux », des « gentils », des « minus », des « bonnes volontés », des

« tricheurs » et des « cancres ». Il est lui aussi lié à des règlements, à des programmes, à des manuels (quand ils existent!) à toute une administration. Je parle ici des maîtres consciencieux et compétents bien sûr, et il y a encore les autres...

Toute connaissance de personnes suppose une ouverture de part et d'autre; elle ne peut se faire dans un sens unique et les élèves ne connaissent pas non plus leurs maîtres, mais ils cataloguent: une « rosse », un « bon type », un « enquiquineur », un « rigolo », une « vache », un « chouette », un « raseur »... (la porte de mon bureau est mince, mais je vous fais grâce des vocables plus colorés!) Ce ne sont pas leurs vrais noms, ni aux uns, ni aux autres.

La crise de l'autorité peut nous enfermer un peu plus dans notre *bonne conscience*, mais elle peut aussi nous ouvrir à un clair *examen de conscience*. Laisserons-nous échapper cette chance?

Les adultes

Car les enseignants réagissent très différemment et beaucoup se sentent fort dépourvus devant la situation.

a) *L'Ancien Régime*

Il y a d'abord les tenants de l'ancien régime qui ont survécu à tout ce que la pédagogie a condamné depuis longtemps déjà.

Ils sont persuadés que leur Autorité est inconditionnelle et attendent une obéissance absolue dans tous les domaines. Ils ignorent les conseils: il n'y a que des commandements. Toute inobservance est tarifée selon un code civil (largeur des marges, délais de remise des travaux, désordre sur les pupitres, mauvaise tenue, etc.) et selon un code pénal (bavardage, copie, faute d'orthographe, leçons pas apprises, etc.). Il y a des peines de travaux forcés (devoirs supplémentaires), de prison (retenues), d'amendes (mauvaises notes), d'extradition (mise à la porte et exclusion), de privation des droits civiques (suppression d'une sortie, d'un film). On ressuscite même de bons vieux supplices du Moyen Age, comme le pilori (le piquet).

Et les commandements ne se bornent pas aux affaires purement scolaires, mais englobent à peu près toute la vie de l'enfant: longueur des cheveux (ou des ongles, ou des jupes), les fréquentations sur le chemin de l'école, les rentrées le soir, etc., etc. S'il y a récidive ou cas de désobéissance déroutante, l'élève est expédié plus haut, chez le proviseur, le directeur, qui doit punir avec la certitude de mécontenter tout de même le maître, qui jugera la punition imposée ou trop légère, ou trop lourde (souvent les deux pour le même cas: trop légère dans le quart d'heure qui suit et trop lourde le surlendemain!).

Je ne reproche pas à ce maître de s'intéresser aussi à la longueur des ongles et aux rentrées tardives de ses élèves. Mais c'est la manière,

et là où il doit y avoir dialogue serein, souci de persuasion, il n'y a que brandissement ridicule des foudres, tel un Jupiter sur l'Olympe qui édicte des lois souveraines.

Tout serait profondément changé, si le maître pouvait mettre en question ce qu'il croit être pour l'élève. Mais je suis persuadé que la corporation des enseignants est celle où il y a le plus d'illusions à ce sujet! J'ai souvent remarqué d'ailleurs que les enseignants les plus pète-sec, les plus imbus de leur Autorité, de leur Supériorité, sont les plus contestataires pour leurs propres supérieurs. Il y a longtemps que beaucoup d'instituteurs traitent leur inspecteur de vieille baderne; les professeurs, leur directeur d'incompétent; les curés, leur évêque d'éteignoir et les caporaux, leur colonel de triple nouille. Il est vrai qu'ils ont encore le réflexe tout extérieur des salamalecs, des génuflexions et des garde-à-vous impeccables. Ils ont cette infériorité grave sur les jeunes qu'ils jouent la comédie sociale et passent des insultes privées et sans risque à l'assurance de leur haute considération et de leur sincère dévouement. Mais cette tricherie est autrement plus grave que regarder sur le voisin comment diantre peut se conjuguer ce verbe irrégulier grec à l'aoriste passif! La loyauté se vit et se vit dans la joie d'une conscience nette avant de s'imposer comme la règle des participes passés.

b) *Les Démocrates*

A côté de l'Ancien Régime, on découvre les démocrates. La classe au début de l'année scolaire a un petit air de local de vote: on s'organise, on nomme, on décide qui sera responsable d'effacer le tableau noir, qui fermera la porte, quand on rendra la rédaction, si on visitera une fabrique de chocolat ou une église gothique à la promenade... Il y a participation du peuple! Ouais! Mais la terreur rouge est plus rigoriste encore que la terreur blanche. Elle croit se justifier dans l'approbation populaire.

L'enseignant démocrate est d'ailleurs complètement effondré quand il découvre un manquement chez ses élèves: « Je leur avais pourtant demandé leur avis, je leur avais fait confiance », et les punitions doivent encore absorber le dépit, ce qui tend à les gonfler.

c) *Les « Juvénolâtres »*

Une race très idéaliste de professeurs s'efforce de donner raison à toutes les revendications des jeunes. Leurs cours se transforment en carrefours où chacun est appelé à présenter son avis. Il n'y a plus d'enseignement, mais uniquement recherche. Toutes les opinions, même les plus saugrenues, sont mises aux voix, sérieusement discutées. On a tellement le culte de la liberté individuelle qu'on a l'air de s'excuser quand il s'agit d'avouer une *règle* mathématique! Toute

contrainte est naturellement exclue. On s'extasie sur le génie précoce de leur rédaction ou de leur dessin. Toute réponse, même monosyllabique, est montée en épingle, jusqu'à leur insolence qui devient dans l'esprit du « grand copain » (car il n'y a plus de maître) le signe merveilleux de leur maturité qui grandit.

Cette naïveté dérisoire peut subsister des années dans le chahut et l'anarchie. Elle est le plus souvent vite résorbée et l'aimable boy-scout adorateur de sa troupe se transforme parfois en un pion sadique et persécuteur. Il n'est de pire hargne qu'amour déçu et de toutes façons, ce sont des extrémistes qui ne peuvent avoir des sentiments nuancés. Surtout qu'ils prennent bien garde: on n'a pas le droit, même si on reconnaît la nécessité de modifier le climat et les méthodes scolaires, de semer dans les consciences des jeunes la méfiance systématique envers l'autorité, y compris celle des parents.

Les branches d'enseignement

Il est évident que la relation entre un maître et ses élèves sera fortement tributaire de sa branche. Prenons quelques exemples: l'arithmétique, les sciences naturelles, l'histoire, la littérature. On voit tout de suite qu'il n'y a pas de liberté dans le premier cas. Il n'y a pas non plus d'autorité. C'est la science elle-même qui possède sa propre nécessité de démonstration. Il y aura de la part du maître plus ou moins d'habileté à faire *comprendre* le théorème. Oh! je sais que même là, le psittacisme faisant de tels ravages, on fait *apprendre* une démonstration. Mais c'est de la pure aberration.

Pour les sciences naturelles — et je pense spécialement aux sciences dites descriptives, comme la zoologie ou la botanique —, il n'y a guère à *comprendre*, tout à *apprendre*, mais encore une fois, *autorité* et *obéissance* ne se posent pas dans la relation interpersonnelle du maître et des élèves, mais seulement entre le sujet et l'objet de connaissance.

Il en est de même pour les sciences comme la physique ou la chimie, qui participent au raisonnement astreignant et obligatoire, mais aussi à la mémorisation de phénomènes connus par l'expérience.

Pour l'histoire par contre, il en est déjà bien autrement. Les faits sont aussi contraignants; à moins d'être un faussaire, il s'agit de les indiquer avec une totale loyauté, mais leur interprétation va varier suivant mon éducation, ma conscience, ma conviction politique, ma « Weltanschauung ». On pourrait simplifier et dire: le maître n'a qu'à faire apprendre à ses élèves les événements et doit s'abstenir de tout jugement subjectif. Pauvre prof. d'histoire! ce serait à proprement parler le stériliser, le réduire à un gramophone ânonnant la liste des rois de France et la triste litanie des batailles et des traités.

Ce serait enlever à cette discipline toute sa valeur de formation du jugement. Mais alors? Je pense qu'il y a des sujets où le maître aura à proposer deux points de vue contradictoires et faire entrer ainsi les élèves dans la complexité des jugements et des choix. Par exemple: que faut-il penser de l'attitude de Pétain en 1940? Fut-il un héros qui a cru sauver la France humiliée en la préférant à son honneur ou le sinistre collaborateur traître à sa patrie? Faire découvrir aux jeunes la relativité même de certaines « vérités » est une des vocations de l'enseignement. Mais par contre, il serait monstrueux de proposer sur un ton neutre par exemple la thèse nazie du génocide des Juifs. Car une autre vocation de l'enseignement est de révéler à nos jeunes l'absolu. Il ne s'agit pas de pasteuriser leur mémoire, de châtrer leur intelligence, de momifier leurs sentiments, mais d'ensemencer ces jeunes cœurs de connaissances vibrantes. On devra en leçon d'histoire accepter volontiers l'objection, la rechercher même, tout en exigeant le respect des faits dont on n'a jamais le droit d'infléchir arbitrairement le sens du côté de notre désir.

La leçon de littérature est encore plus soumise à la subjectivité du maître, à son goût, à sa passion même. Cependant il saura, tout en restant vrai avec lui-même et disant ses préférences, ne pas oublier le respect qu'il doit à ses élèves, et de ce fait, il n'escamotera pas les auteurs ou les thèmes qui n'ont pas autant d'intérêt pour lui. Une excellente ascèse sera d'ailleurs de vivre quelques semaines en compagnie d'un Corneille, d'un Descartes, d'un Voltaire, puis aussitôt se mettre à l'école d'un Racine, d'un Pascal, d'un Rousseau, de mettre ainsi l'accent sur la clarté des intelligences qui se veulent victorieuses, puis sur les séductions des passions frémissantes. Il faudra équilibrer, exorciser l'esprit gaulois par la préciosité, le dilettantisme par l'engagement. Les vrais écrivains témoignent d'une parole qui se trouvait en nous et qui est révélée par eux, qui est formulée, parfois admirablement, par leur art. Tour à tour, ils touchent les cordes les plus diverses, mais aux harmoniques toujours reconnaissables. Quelle aventure merveilleuse de découvrir, avec nos élèves, l'insouciance légère et la gravité des questions essentielles, l'éclat de rire et le gémissement, le courage victorieux et l'échec, le persiflage habile et la loyauté candide... Qu'on me comprenne bien! équilibrer, oui; édulcorer, jamais. J'aime les fraises bien sucrées et le fromage bien salé, mais n'allez pas me les offrir mélangés!

Bien sûr, si l'on a envie — ou l'obligation! — de faire des singes savants qui vont s'exhiber à un examen, tout enseignement se résume en un « digest » de connaissances qu'il faut faire ingurgiter de gré ou de force et faire revomir au bon moment devant un jury. Et on connaît des maîtres — fort appréciés ordinairement par les parents, fort bien cotés par les Autorités — qui réussissent ce que Pavlov avait naguère expérimenté.

Plaidoyer pour la véritable autorité

On ne pourra jamais supprimer complètement certains problèmes humains tels que ceux de l'inférieur et du supérieur, de la liberté et de l'ordre, de la personne et de la société, du droit et du devoir, etc. Faut-il alors se résigner et chercher un juste milieu, un amalgame de l'un et de l'autre, ce qui risque d'ailleurs de ne contenter personne? Je crois au contraire que cette crise que nous vivons est une grande grâce de purification et qu'elle nous indique la dialectique à accepter. La respiration est une aspiration et une expiration. Une respiration profonde ne peut être une sorte d'accent mis sur l'un des éléments au détriment de l'autre! On voit bien qu'au contraire ils sont absolument liés et au service l'un de l'autre, l'un créant même la nécessité de l'autre.

Dès que les jeunes parlent de *liberté*, nous ressentons une certaine inquiétude, parce que nous sommes conscients que ce mot recouvre en fait de multiples caricatures. Nous savons combien de fois elle est le prétexte à la licence et à l'anarchie. Mais nous devrions être au moins aussi scrupuleux devant cette autre notion que nous sommes tentés de brandir à temps et à contretemps: *l'ordre*. Elle est aussi sujette à bien des caricatures: aliénation et destruction de la personne, dictature.

L'âge joue un rôle essentiel sûrement, mais pas par cette simplification trop commune qui est de penser: le petit enfant a une minuscule sphère de liberté et une immense sphère d'obéissance et à mesure qu'il grandit, la proportion tend à s'inverser. A mon avis, ce n'est pas du tout exact. Chaque être humain, quel que soit son âge, a besoin d'un minimum de liberté et doit subir un certain nombre de contraintes, mais les objets de cette liberté et de cette contrainte vont varier étonnamment suivant les circonstances.

Certains voudraient tellement accentuer la sphère de liberté pour diminuer la sphère d'autorité qu'ils en viennent à des théories de non-directivité. Mais quel que soit le point de départ de cet échange entre le maître et les élèves, il y a *toujours* un donné préétabli. Veut-on discuter du programme et de l'horaire pour s'organiser en commun? mais la date de la rentrée a été fixée arbitrairement par l'*Autorité*. Veut-on décider ensemble de la disposition des bancs? mais la forme des bancs et de la salle sont des données préexistantes, etc.

Non, toute véritable *autorité* est un *service*. Certes, nous le savons, mais nous sommes loin encore d'en vivre quotidiennement. Et il serait très grave pour des enseignants, pour des parents, pour des pouvoirs publics (qu'on appelle parfois très justement: services publics, mais hélas trop souvent uniquement pour le gaz et les tramways!) de démissionner de leur service d'autorité.

Un élément de base pour que l'autorité soit légitime, c'est la *justice*. Or je prétends qu'il y a une certaine escroquerie et en tout cas une usurpation que les jeunes dénoncent avec raison lorsque le maître exige la ponctualité et n'est jamais à l'heure, le silence et ne le respecte pas, la préparation des leçons et arrive en classe sans trop savoir ce qu'il va dire, la loyauté et se pavane par une leçon tirée d'un livre qu'il se garde bien de citer. On pourrait hélas continuer la liste. S'il y a révolte des jeunes, ce n'est pas ici contre l'autorité, mais contre une usurpation, contre un rapport de force à faiblesse, de maître à esclave. Et ces jeunes ont mille fois raison de rejeter ce rapport d'injustice.

Un autre élément de l'autorité, c'est la *compétence*. Je sais, il est de plus en plus difficile de capter l'attention de nos jeunes. Tout enfant de 8 ans a déjà vu plusieurs fois Moscou et son Kremlin, New York et ses gratte-ciel, l'Afrique et ses éléphants, les Pôles et leurs banquises, la Nouvelle-Zélande et ses Papous, la Lune et ses cratères, Mars et ses déserts. La concurrence en extension va se développer encore. Quelle chance! Ainsi le maître retrouvera sa véritable vocation. S'il devait parfois suppléer aux machines à enseigner, il pourra maintenant de plus en plus approfondir, donner le sens, les significations de ce que nos élèves savent (souvent trop superficiellement) pour qu'ils ne soient plus anesthésiés par la société de consommation. Ils sont toujours faits pour l'enthousiasme, pour le dévouement, pour l'aventure, mais on leur propose des voitures de sport, des sociétés de charité, des voyages organisés. Les enseignants seront compétents dans leur discipline et ne gémiront plus sur la concurrence, mais s'en feront une alliée bienvenue. Le bluff et les connaissances approximatives seront aussitôt décelées par les élèves. Ils seront aussi et surtout compétents en humanité. L'enfant a soif de rencontrer de vrais adultes libres.

L'autorité sera totalement *altruiste*. On parle beaucoup de l'égocentrisme de l'enfant, il y a un égocentrisme bien pire de celui qui commande. Est-ce mon bien, ma tranquillité, mes aises, mon avantage que je vise en donnant un ordre ou est-ce le bien de l'autre, son équilibre, sa santé physique ou morale, son épanouissement? Ce qui fausse la position du maître, c'est la colère et l'orgueil.

Nous avons une supériorité sur les élèves quant à la connaissance. C'est vrai, c'est même en cela que nous pouvons leur être utiles, mais qu'il n'y ait surtout aucune vanité; nous n'avons en fait qu'une longueur d'avance ou deux et c'est une simple question du millésime de notre naissance.

Nous exigeons le respect de nos élèves: avons-nous autant de respect pour eux? Je pense à nos jugements trop hâtifs. Acceptons-nous leur protestation devant notre jugement ou notre théorie ou la taxons-nous automatiquement d'insubordination? L'argument

d'autorité brandi comme une arme est une faiblesse qui détruit le maître.

A ce propos, il faut dénoncer une bonne fois l'ambiguïté fondamentale du mot *autorité* dont le sens oscille entre *ascendance personnelle* et *pouvoir de contrainte*. Comparons deux phrases: « Ce garçon a de l'autorité sur ses camarades » et « Il a été condamné par l'autorité ». On voit comme le premier sens est gros de contacts humains et comme le deuxième sens peut n'être qu'un abus de pouvoir. Nos élèves doivent toujours savoir qu'ils trouveront en nous la possibilité de contact, d'ouverture. Non pas qu'ils vont tout nous dire (et n'allons pas forcer leur conscience et exiger des confidences, c'est d'ailleurs contradictoire, ce n'est plus une confidence, mais des réponses à un réquisitoire policier), il y a cependant en eux une part qui exige d'être partagée pour ne pas pourrir. Combien de professeurs revêtent un scaphandre pour se présenter à leurs élèves, comme si la classe était une sorte de fond sous-marin inhospitalier! C'est tout engoncés dans cet artifice, qui les rend maladroits mais qui leur permet de composer leur personnage, qu'ils pontifient. On dirait qu'ils ont peur d'être des personnes, de réagir d'une façon vivante, simple, vraie. Ce sont les animaux inférieurs qui ont leur protection à l'extérieur: bivalves, gastéropodes et consorts. Les hommes ont une colonne vertébrale qui les fait tenir debout, mais leur visage est nu. Il faut vouloir — et savoir — rester nous-mêmes devant nos élèves. C'est en restant vulnérables que nous pourrons avoir quelque influence sur eux. Ils n'ont pas besoin de robots. Ils en meurent.

Notre effort d'éducation morale saura aussi être vrai et actuel. N'oublions pas que nos jeunes ont déjà vu des scènes de crimes et de violences, d'héroïsme et de tendresse. Ce torrent anarchique d'images, belles et ignobles saisit les esprits vierges et les cœurs frais, et souvent les ravage. Alors nous oserons parler des sujets qui les préoccupent. Nous saurons revaloriser — sans sermons, ils les exècrent — la dignité humaine, la grandeur de l'amour, la suprématie de la vie. Ils ont besoin d'être sécurisés — pas tranquillisés, s.v.pl. — sur quelques valeurs. Notre autorité et notre fermeté pourront souvent les délivrer d'eux-mêmes, de leurs caprices, de leur inconstance, de leur inconsistance, à condition que nous aussi, nous soyons déjà libérés de ces infantilismes.

La raison du plus fort doit toujours faire place à la raison du plus vrai, du plus juste.

Qu'il y ait une part d'arbitraire dans une série de règles touchant à l'ordre social, c'est évident. Les jeunes le comprennent bien, mais il faut les présenter comme de l'arbitraire, arbitraire nécessaire, et non les sacraliser; c'est toute la différence entre le moralisme et la vraie morale. Il y aura plus souvent à pardonner qu'à punir, et à nous faire pardonner nos erreurs et nos incompétences.

Le mot *autorité* est de la même famille qu'*auteur*, et l'auteur est celui qui *augmente*, qui *fonde*, qui *crée*. L'autorité *crée* la liberté, ou du moins les conditions de la liberté. L'autorité *augmente* l'équilibre de nos jeunes. L'autorité *fonde* la double amitié et la double reconnaissance. Notre autorité a besoin d'être réexaminée et authentifiée.

Je sais; il y a des moments où la fatigue nous fait abdiquer. Pour le directeur d'une grande école, il est tellement harcelé par des détails urgents qu'il renonce à rénover. Un directeur? plutôt un pion, un fonctionnaire municipal, un « contractuel », un comptable, un statisticien, un garde champêtre jovial ou un garde-chiourme redoutable suivant les heures. Certes, il voit les maîtres, mais quand il y a conflit avec les parents ou les élèves; il voit les élèves, mais quand ils doivent « passer au bureau »; il voit les parents, mais quand leurs enfants sont non promus. Il est convoqué à longueur d'année à des réunions, à des commissions où l'on décide d'étudier la question et de créer une nouvelle commission pour ce faire...

L'autorité du directeur d'école devrait être service d'*unité* et il est lui-même dispersé. Il est tenté alors de créer un ersatz d'unité: celle d'une discipline sans âme, d'un régiment bien uniformisé marchant au pas cadencé, répétant en chœur des idées définitives et bien sonnantes, suivant à la lettre les modèles que nous sommes (ben! voyons!). Mais nos élèves sont « imprévisibles ». Il ne s'agit pas de travailler à la série, comme des fabricants de coca-cola! Des bouteilles vides (fabriquées par les parents) de contenances diverses (aptitudes scientifiquement testées), mises sur une chaîne et qui se remplissent peu à peu. Les moins doués sont plus vite remplis et un orienteur les dirige vers le capsulage et l'emballage. Les autres continuent un tour ou deux et subissent le même sort. Un dernier label: prêts à la civilisation du ouikinde! Soyons francs: nous ne désirons guère des interlocuteurs avec qui nous rencontrer, mais bien plutôt des créatures que nous puissions dominer. Or l'*unité* accepte le merveilleux risque de toute aventure vivante: risque de l'impasse, risque de l'échec, mais aussi espoir de la vraie réussite. C'est plus difficile, mais c'est tellement plus enthousiasmant.

Dans toute crise, on voit surtout ce qui meurt; on distingue moins facilement ce qui est en train de naître. Malgré toutes les scories du mouvement, malgré tous les abouliques qui en détournent le sens, je crois que le positif ne tardera pas à prévaloir. Certes j'ai quelque inquiétude, car je puis échouer dans ma quête (et beaucoup de mes souhaits ne sont pas près d'être exaucés!), mais l'espérance l'emporte.

Antigone et Jeanne d'Arc ont été condamnées par l'Autorité. Mais Créon et Cauchon le sont — définitivement — par tous ceux qui pensent que la Loi est au service d'une plus grande liberté.

MICHEL BAVAUD